

ment on me croyait mort. On m'accueillit avec beaucoup de joie, et j'achevai avec mon régiment cette campagne dont je n'ai pas à raconter les événements militaires. D'ailleurs, mes aventures furent peu variées, car, instruit par une récente expérience, je me dispensai soigneusement de toute excursion hasardeuse en dehors des nécessités de mon service et de mon devoir.

X

LE CAPITAINE BLACK. — CE QU'IL EN ÉTAIT DE SES EXPLOITS. — MYSTIFICATION DONT IL ÉTAIT L'OBJET.

On était en 1838. A cette époque, la réputation que je m'étais faite au Bengale comme tueur de tigres et autres animaux féroces faillit être gravement compromise. Néanmoins, sans me flatter, je crois être en droit de rappeler une comparaison que j'entendis faire à Golconde.

Quelqu'un ne trouvait pas les diamants de cette ville dignes de leur renommée.

“ C'est, lui répondit-on, que vous avez vu jusqu'ici plus de pierres fausses que de véritables. Les premières à la vérité, ont plus de brillant, mais leur éclat ne dure pas et leur matière est sans consistance ; les diamants, au contraire, résistent à la lime et aux morsures du temps. ”

On pouvait appliquer la première partie de cette réponse au capitaine Black dont j'ai inscrit le nom en tête de ce chapitre. Malgré le bruit qu'il a fait, son nom est totalement oublié dans l'Hindoustan, tandis que j'ai quelque raison de penser que le mien vit encore en ces lointaines contrées.

Mais qu'était-ce que le capitaine Black ? Voilà ce que je dois expliquer.

Cornelius Gediah Black naquit dans le Northamptonshire le 2 décembre 1805, précisément le jour où Napoléon livrait sur le continent la fameuse bataille d'Austerlitz. Cette circonstance et les faits que je vais raconter, sont tout ce qu'on a jamais connu de l'histoire de cet homme. Où débuta-t-il dans la carrière des armes ? Comment conquit-il son grade ? Comment fut-il amené dans l'Hindoustan ? Autant de questions auxquelles je n'ai point réussi à obtenir de réponses précises.

Toujours est-il qu'au moment où j'allai tenir garnison à Dawk, le nom du capitaine Black était complètement inconnu au Bas-Bengale, d'où je demeurai absent plusieurs mois.

Lorsqu'enfin le major Lind, avec qui j'étais resté très lié, me décida à l'accompagner à Calcutta, je fus surpris de l'accueil froid, indifférent, que me firent les salons où on me recherchait avidement autrefois pour

m'entendre raconter mes rencontres avec les tigres. A peine m'adressa-t-on quelques phrases banales de politesse. Un seul nom était sur toutes les lèvres, celui de Black.

Je m'informai aussitôt de ce que c'était que Black, et j'appris qu'on le regardait comme le plus formidable tueur de tigres qu'on eût encore vu.

Je ne tardai pas à obtenir de nouvelles informations sur ce personnage. Dès qu'on sut mon arrivée dans la ville, un certain nombre de mes anciennes connaissances accoururent m'annoncer que j'avais un rival. On me dit que Black, débarqué une quinzaine de jours auparavant, avait vingt-quatre valets et prenait de grands airs. Du vaisseau qui l'avait amené, on avait transporté avec beaucoup d'ostentation au magnifique hôtel où il était descendu tout un arsenal d'armes variées, parmi lesquelles quatorze fusils de choix et dix paires de pistolets ; puis cinquante-quatre dents d'éléphants, soixante-deux cornes de rhinocéros, deux cent quarante-trois peaux de panthères et de léopards, et enfin trois cent soixante-dix peaux de tigres.

A ceux qui les interrogeaient, les domestiques expliquaient que ces armes étaient le matériel de chasse de leur maître ; que ces dents et ces peaux étaient les dépouilles de bêtes fauves que le capitaine avait tuées à lui seul depuis qu'il résidait dans l'Hindoustan.

Il y avait là, certes, de quoi exciter l'admiration ; aussi Cornelius Gediah Black devint, le jour même de son arrivée, le “ lion ” de Calcutta. Il venait, prétendait-il, des présidences de Madras et de Bombay, où il avait jusqu'alors borné ses exploits. Maintenant il désirait que le Bengale à son tour fût témoin de son habileté.

On donna des fêtes multipliées à cet intrépide destructeur d'animaux féroces. On organisa exprès pour lui des chasses au tigre, où il se distingua médiocrement. En revanche, il sortit de nuit à plusieurs reprises, et chaque fois ses gens rapportaient des tigres tués par lui.

Mon étoile avait donc singulièrement pâli à Calcutta, et on ne s'y occupait plus guère de moi, quand je reparus. Mes amis, cependant, je le compris bien, tenaient à ce que je me mesurasse avec Black, et ils cherchèrent à ménager entre nous une rencontre que je n'avais aucune raison d'éviter.

J'étais avec quelques officiers au café de *Right-Gill*, lorsque plusieurs personnes amenèrent le capitaine. C'était un homme de six pieds, épais de corps, à la fière contenance, aux traits énergiques et beaux ; il portait d'immenses favoris, une longue moustache, et il avait le teint bistré.

A la vue du personnage, je ne m'étonnai plus que Calcutta se fût passionné subite-